

Un attentat contre l'ennui

Ralph Elawani

Numéro 172 (3), 2019

Rire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elawani, R. (2019). Un attentat contre l'ennui. *Jeu*, (172), 26–31.

UN ATTENTAT CONTRE L'ENNUI

Ralph Elawani

À quoi sert le rire au théâtre ? De quoi rit-on ? Et pourquoi ne prend-on pas le rire au sérieux ?

« Le rire est un impensé. » Point. C'est l'avis de Jean-Marc Larrue, professeur au département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. Spécialiste de l'humour, il a créé un séminaire à ce sujet, en 2019, en réaction à la lecture d'un numéro de la revue *Liberté* intitulé « La dictature du rire¹ ». Le dossier l'avait fait grimper dans les rideaux tant l'analyse lui semblait manquer de subtilité : « Je me disais que les auteurs n'avaient sans doute pas vu beaucoup de spectacles d'humour dans leur vie. » Pour Larrue, le tout participait d'un important préjugé historique « anticomique ». Un préjugé que Charles Baudelaire attaquait déjà au milieu du 19^e siècle dans *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*².

Comme le précise Martial Poirson, professeur à l'Université Paris-8³, l'auteur des *Fleurs du mal* propose une double catégorisation du rire : « La première, philosophico-métaphysique, y voit la manifestation sensible de l'orgueil et de l'imperfection de l'homme qui [...] s'avilit en s'adonnant à ses instincts au lieu de les sublimer ; la seconde, socio-

anthropologique, distingue un rire instinctif, singulier et spontané, inspiré par la subjectivité, d'un rire d'apparat, de distinction voire d'ostentation, engendré par le conformisme et les conventions sociales. »

« Il y a eu, à partir de la deuxième moitié du 19^e siècle, des tentatives de légitimation du comique, renchérit Jean-Marc Larrue. Cela correspond à un changement de régime. Les 17^e, 18^e et début 19^e, avec le mélodrame, ont été dominés par les larmes et leur esthétique. La fin du 19^e, avec la naissance du cabaret et de la revue, porte à penser qu'on passe d'une esthétique des larmes à une esthétique du rire. » Néanmoins, il persiste à croire que les démarches de légitimation du rire ont eu peu d'impact sur les théoricien·nes.

UNE QUESTION ANTHROPOLOGIQUE

La question du rire et sa fonction cathartique dépassent le théâtre et rejoignent rapidement le champ de l'anthropologie, croit Isabelle Barbéris, maître de conférences à l'Université Paris-Diderot. Un avis que partage Christiane Vien, professeure à l'École nationale de l'humour et autrice d'*Écrire l'humour, c'est pas des farces!* (Druide, 2019) : « C'est une réaction primale, comme l'agressivité », soutient-elle, ajoutant que le paradoxe le plus frappant pour une société soi-disant politiquement correcte comme la nôtre est que nous sommes spontanément portés vers

l'agressivité, comme si la soupape de l'humour nous échappait à l'ère des médias sociaux.

Le rire instinctif dont parle Baudelaire captive l'auteur et metteur en scène français Thibaud Croisy, puisqu'il échappe au rieur : « C'est un geste irréfléchi que le corps produit "tout seul", sans que nous l'ayons pensé. Il se produit un court-circuit entre le corps et l'esprit. » Un écho à Freud, qui affirmait que « l'humour est la contribution apportée au comique par l'intermédiaire du surmoi⁴ ». « Le rire instinctif tient d'abord d'un oubli de soi, soutient Croisy, car il congédie la morale, les normes, le surmoi, la loi. »

L'auteur de *4 rêves non censurés en présence de Fleur Pellerin* croit que ce rire dissonant, gras, bruyant et archaïque est particulièrement apprécié au théâtre parce qu'il réintroduit du mouvement dans le corps du spectateur ou de la spectatrice : « Ces réactions excentriques, inconvenantes et à contretemps, sont parfois les plus intéressantes parce qu'elles instaurent une communication qui ne passe plus par les mots, mais par l'énergie. »

RIRE ABSURDE

Notre époque hyperpolarisée bénéficierait-elle d'un retour des questions de l'absurde au théâtre ? C'est ce que croit Isabelle Barbéris :

1. *Liberté*, no 316, « La dictature du rire », été 2017.

2. Charles Baudelaire, *De l'essence du rire : et généralement du comique dans les arts plastiques*, Paris, Sillage, 2008, 45 p.

3. Martial Poirson, « Politique du rire et des rieurs », textes et documents pour la classe, n° 1081, 1^{er} octobre 2014. [en ligne]

4. Sigmund Freud, *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* [1905], Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, p. 407.



Bonne retraite, Jocelyne, écrit et mis en scène par Fabien Cloutier (coproduction Théâtre de la Manufacture et Théâtre Français du CNA), présenté au Théâtre la Licorne en octobre et en novembre 2018. Sur la photo : Éric Leblanc, Sophie Dion, Lauren Hartley, Vincent Roy, Brigitte Poupart, Claude Despins, Josée Deschênes et Lauriane S. Thibodeau. ©Suzane O'Neill

«L'idée serait de montrer que le sens n'est pas posé. L'absurde est une manière de dépasser le climat morbide des arts, où l'on veut trouver du sens et imposer une conception instrumentale de ceux-ci.» Revenir à l'absurde, pour elle, s'avérerait avant tout un moyen de sortir des conflits violents où tout le monde affirme tout savoir et où des postures de vérité ne laissent plus de place aux questions.

L'auteur, acteur et metteur en scène Stéphane Crête, à qui l'on doit la pièce *Mauvais Goût*, s'intéresse aux potentialités de l'absurde: «Quand tu es jeune, tu ne vois pas la charge terrifiante de misère humaine qu'il y a sous l'absurde. J'ai l'impression qu'Ionesco n'a pas été compris dans son cynisme désespéré. Bien rendu, l'absurde, c'est une claque dans la face.»

«Le rire est complexe et il peut nous amener à des remises en question fondamentales», croit Jean-Marc Larrue. Mais si le rire rassemble et que le comique est l'une de nos pratiques

spectaculaires les plus interactives, comme le dit Larrue, plus rare s'avère le rire qui divise réellement, qui clive une salle... ou encore la spectatrice ou le spectateur lui-même.

C'est aussi l'avis de Thibaud Croisy, lorsqu'il aborde «ce rire dangereux qui advient presque malgré nous et qui menace l'intégrité de la représentation dont nous rions, mais aussi la nôtre, puisqu'on ne sait pas immédiatement ce que notre gloussement signifie». L'auteur explique que, depuis quelque temps, le rire «bête et méchant, problématique, limite» fait l'objet d'attaques répétées au nom de la morale: «L'artiste est sommé de mettre son humour noir en veilleuse. Il ne doit plus se moquer des faibles, des "victimes", ou de ceux qui sont considérés comme telles, selon des raccourcis d'ailleurs bien rapides.»

D'après lui, c'est là que la représentativité passe au premier plan et qu'elle éclipse la représentation, puisque certains vont juger

qu'une œuvre est «discriminante» dès l'instant où un personnage minoritaire est caricaturé. Or, rire d'un caractère, soutient Croisy, surtout lorsqu'il s'agit d'un personnage fictif, ne signifie pas nécessairement que l'auteur condamne la catégorie à laquelle ce personnage appartient: «Au contraire, la scène est un des rares endroits où un artiste peut tenir des propos auxquels il n'adhère pas et mettre dans la bouche de ses personnages des phrases délibérément monstrueuses et choquantes.»

RIRE DE QUOI

De quoi rit-on au juste? Selon Crête, le *timing* est un facteur clé: «Si tu joues juste un peu sur la cassure du rythme, le temps entre les répliques, ça change tout. La forme, au théâtre, est complètement acquise, inconsciente, le *glitch* nous fait basculer. Il faut trouver le bon dosage et créer un réel malaise chez le spectateur.»



Mauvais Goût, de Stéphane Créte, mis en scène par Didier Lucien (production de Didier Lucien), présenté à l'Espace Libre en janvier 2019. Sur la photo : Évelyne Rompré et Marie-Hélène Thibault. © Jocynthe Perrault

L'ascension de l'auteur et comédien Fabien Cloutier dans le champ de l'humour témoigne de cette importance du *glitch* discursif. « Quand j'ai écrit *Oùsqu'y é Chabot?* (2005), je ne pensais pas que c'était si drôle que ça... je me suis rendu compte que j'avais une façon de tourner les phrases... mais je ne pensais pas que la langue avait ce potentiel comique. En écrivant *Scotstown* (2008), je me suis encore ramassé avec des rires. À un moment donné, je me suis dit qu'il ne fallait pas que je me batte contre ce rire-là. Ce n'est pas parce qu'un spectacle te fait rire qu'il ne te touche pas. C'est là, ma pratique: l'équilibre. Quand on rit et qu'en l'espace de deux secondes, une ligne nous touche, le cœur nous vire un peu plus haut. » Cloutier est d'avis que le rire fait avant tout perdre une part de ses défenses au public. « C'est parfois le début d'une réflexion. »

Répondant à l'idée d'Adorno qui, après la Shoah, voyait la perspective comique comme inconvenante, sur les plans esthétique et éthique, trahissant tantôt un cynisme intolérable, tantôt un populisme coupable⁵, Jean-Marc Larrue argue que le rire est avant tout réparateur: « Le théâtre juif est à ce titre un théâtre exemplaire, doté d'un humour tout à fait remarquable. S'il y a une communauté qui a été persécutée et dont la persécution s'est perpétuée dans son déplacement, c'est bien elle. Et cette communauté est caractérisée par son autodérision. C'est profondément libérateur. » La raison de cette libération repose, selon Larrue, sur le fait que le rire dédramatise l'histoire en plus de resserrer les liens au sein d'une communauté: « Quand on pleure, on pleure dans son coin. Quand on rit, on rit ensemble. »

Dans une société permissive, l'idée de la subversion ne peut être que relative. Thibaud Croisy est d'ailleurs d'avis que la subversion est une question que se posent tous les artistes comiques... et qu'ils se la posent un peu trop: « On n'est jamais moins subversif qu'en essayant de l'être à tout prix. Sans doute

faudrait-il rappeler que la subversion est d'abord contextuelle et que, contrairement à ce que certains imaginent, elle n'existe pas *en soi*, mais dépend d'un temps, d'un espace, d'un public, de ses attentes, des conventions. » Subvertir, provoquer, implique donc de réintroduire de la mobilité là où il n'y en a plus. Il s'agit de « commettre un attentat contre l'ennui, la monotonie, la fixité du vivant, et par là, tester la dérision de ceux à qui on s'adresse », soutient Croisy, qui rappelle que la subversion est avant tout un geste sensible, réfléchi.

LE DERNIER MOT D'UNE BLAGUE

À qui appartient le dernier mot d'une blague? Isabelle Barbéris, qui a travaillé sur la question de la censure, rappelle que le cadre légal (en France) depuis les années 1980 et 1990, le donne aux offensés-es: « Néanmoins, le problème est que l'offense est assez subjective. » Citant en exemple un article de l'humoriste Océanrosemarie⁶, dans lequel cette dernière affirmait, en 2017, qu'il ne faut pas « rire contre », mais bien « rire avec », Barbéris postule que le rire inclusif n'existe pas: « La mécanique du rire consiste à exclure. Il est toujours de l'ordre de l'exclusion. Et puisqu'aujourd'hui c'est un mot qui nous fait peur, ça devient... compliqué. »

Jean-Marc Larrue n'est pas de cet avis. Il répond que l'idée de Barbéris nous ramène aux grands préjugés à l'égard de l'humour: « Si elle avait raison, on rirait du personnage burlesque, comme Chaplin. Mais, en réalité, on ne rit pas de lui, on rit avec lui. À ce moment-là, il y a une exclusion, mais aussi la constitution d'un groupe. Ça cimenter une collectivité et son sentiment d'appartenance. »

Pour Thibaud Croisy, le rire inclusif incarne un bel oxymore emblématique du marketing de l'« inclusivité » contemporain: « À cet égard, l'essai d'Isabelle Barbéris (*L'art du politiquement correct*) souligne bien le rapport très « premier degré » que

« On n'est jamais moins subversif qu'en essayant de l'être à tout prix. Sans doute faudrait-il rappeler que la subversion est d'abord contextuelle et que, contrairement à ce que certains imaginent, elle n'existe pas *en soi*, mais dépend d'un temps, d'un espace, d'un public, de ses attentes, des conventions. »

— Thibaud Croisy

5. Martial Poirson, *op. cit.*

6. Océanrosemarie, « À qui profite le rire », *Libération*, 29 décembre 2017. [en ligne]



Mauvais Goût, de Stéphane Crête, mis en scène par Didier Lucien (production de Didier Lucien), présenté à l'Espace Libre en janvier 2019. Sur la photo : Sylvie Moreau, Marie-Hélène Thibault, Évelyne Rompré, Camille Léonard, Gabriel Sabourin et Stéphane Crête. ©Jacynthe Perrault



Bonne retraite, Jocelyne, écrit et mis en scène par Fabien Cloutier (coproduction Théâtre de la Manufacture et Théâtre Français du CNA), présenté au Théâtre La Licorne en octobre et en novembre 2018. Sur la photo : Sophie Dion, Éric Leblanc, Lauren Hartley, Vincent Roy, Josée Deschênes, Claude Despins, Laurianne S. Thibodeau, Brigitte Poupart et Jean-Guy Bouchard. ©Suzane O'Neill

certain-es spectatrices et spectateurs entretiennent avec ce qu'ils voient, et comment ils évacuent la représentation au profit de la représentativité. Ceux-là ne souhaitent plus tant voir des représentations complexes, ambiguës, ambivalentes, que des figures "représentatives", des personnages qui leur ressemblent, des porte-parole monolithiques qui les valorisent et les "défendent". »

Il rappelle que, dans un texte récent, la philosophe Carole Talon-Hugon démontrait que l'offense n'est pas un critère pertinent, ni même suffisant, pour condamner ou interdire une œuvre, car elle se fonde sur le ressenti individuel et sur des susceptibilités potentiellement infinies : « L'offense est ce qui heurte la perception, dérange, trouble, mais elle se distingue du préjudice, qui est un dommage grave et concret causé à une

personne, et qui appelle une réparation légitime. » Qu'on le veuille ou non, l'offense se révèle ainsi l'un des effets possibles d'une représentation artistique. Ou, comme le disait Bergson, le rire est toujours « une espèce de brimade sociale⁷ », étrangère à la notion de « bonté », car il fait appel à notre cruauté fondamentale.

Ces considérations soulèvent la question du manque d'humour, qui, pour Jean-Marc Larrue, s'apparente pratiquement à un héritage du religieux : « Quand on rit, c'est qu'on est bien, et les grandes religions disent qu'on n'a pas à être bien sur Terre. » Eugène Ionesco affirmait pour sa part : « Là où il n'y a pas d'humour, il y a des camps

7. *Le Rire* — essai sur la signification du comique, Payot, 1899, p. 136-137. [en ligne]

de concentration » (*Notes et contre-notes*, Gallimard, 1975). Adolescent, Thibaud Croisy a été marqué par cette phrase. « Ce que j'y avais entendu, explique-t-il, au-delà de la référence à la Shoah, c'est que celui qui ne rit plus est mort; c'est quelqu'un qui a capitulé et qui attend que la mort le prenne. D'où l'importance, si on veut rester vivant, de savoir rire en toutes circonstances, y compris de soi. Pour ma part, je ne me suis pas fait beaucoup de promesses dans la vie, mais je me suis au moins fait celle de me marrer jusqu'au bout. » •

Ralph Elawani est journaliste, écrivain et directeur littéraire.